

Lettre à Serge Doubrovsky

Claire Legendre

Numéro 156, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87492ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Legendre, C. (2018). Lettre à Serge Doubrovsky. *Moebius*, (156), 141–148.

LETTRE À SERGE DOUBROVSKY

Claire Legendre

Cher Serge,

Je dois écrire une lettre à un écrivain vivant et vous venez de mourir. Il me revient de prouver que vous êtes encore en vie et je ne crois pas en Dieu. S'en remettre à ce vieux mantra athée qui prétend que les morts continuent de vivre dans le cœur de ceux qui les ont aimés? Je n'ai guère mieux à proposer. Je vous lis et, ce faisant, je vous réanime un peu...

Choisir un autre destinataire? Il y en a beaucoup, des écrivains vivants. Certains même que je vénère. Pourtant ce n'est qu'à vous que je veux écrire, il me faut clore une correspondance commencée en 1999. Je vous ai lu à ce moment-là, dix ans après votre *Livre brisé*, alors que vous sortiez un texte en forme de testament : *Laissé pour conte*. Mon éditeur me l'a envoyé à la Villa Médicis, d'où j'ai eu l'audace un peu folle de vous écrire. Je sortais de me faire remonter les bretelles par la presse française au grand complet et j'étais pleine de l'orgueil de ma défaite.

J'avais vingt ans. Vous m'avez répondu une année plus tard en rentrant de New York où vous viviez à mi-temps, moi j'étais retournée habiter chez ma mère, c'est-à-dire dans une chambre d'adolescente donnant sur une cour d'école. Rome n'était plus là pour écraser l'embarrassant surmoi qui me colle au corps en temps normal, et notre correspondance s'est limitée à l'échange de nos livres. Vous répondiez gentiment à chacun de mes envois. J'ai la chance de posséder quelques trésors de lettres que vous m'avez adressées après m'avoir lue et qui ont parfois suffi à justifier à mes propres yeux l'exercice de l'écriture. En 2009, la veille de ma soutenance de thèse, ma mère m'en a lu une au téléphone tandis que j'étais en transit à l'aéroport de Genève. L'avion, après cela, pouvait bien s'écraser.

Dans la dernière, en 2013, vous disiez ne pas croire à la fiction de mon roman. Vous écriviez : « Vous dites que votre roman n'est pas autobiographique. Je veux bien, ne connaissant pas votre vie. Mais il est sans aucun doute une autofiction. » Vous citiez à l'appui les recoupements entre ma vie et celle de mon personnage, révélés par la quatrième de couverture. Une ville, des dates. J'aurais pu citer vos livres pour démentir : mais enfin, cher Serge, l'autofiction, telle que vous l'avez nommée, répond à une définition précise, la vôtre, qui comble la case vide du tableau de Lejeune (dans *Le pacte autobiographique*) ! Est autofiction une « fiction de faits réels », un roman (c'est écrit sur la couverture) dont l'auteur = le narrateur = le personnage principal. Je vous ai si bien lu que je vous sais par cœur et j'insiste, mon héroïne s'appelle Francesca, elle ne porte pas mon nom. Elle n'a même pas la couleur de mes yeux et elle fait une taille trente-six que j'ai depuis longtemps débordée. Mon roman n'est donc pas autofictionnel, Serge,

il appartient seulement à la longue tradition du « roman personnel » ou « roman d'inspiration autobiographique » à laquelle on peut, si on tire les fils de la ressemblance, associer quatre-vingt-dix pour cent de la littérature narrative mondiale. L'erreur est commune aujourd'hui. On dit « autofiction » à tout bout de champ, dès que le personnage ressemble un peu au romancier. Terme dévoyé, rendu absurde, ne vous rendez pas complice du malentendu, Serge, vous qui incarnez le genre, vous qui lui donnez ses lettres de noblesse, vous à qui je recours dès qu'on cherche à l'abattre.

Car si l'on s'en tient au critère de la ressemblance, nous voilà réduits à jouer les flics, la brigade des mœurs, à épier la vie des écrivains pour en filer la culpabilité, exégètes suspicieux, de recoupements en coïncidences, de correspondances en indices post-mortem : lecteurs historiens, croque-morts.

L'auteur est mort dans les années soixante-dix, paraît-il : il a ressuscité en personnage. Ne tentons pas de les superposer en décalcomanies, nous perdrons à ce jeu notre littérature et notre bonne foi. Je me fiche de ce que vous avez fait tel soir à New York. Il me suffit de l'avoir lu sous votre plume et de l'avoir vu par-dessus votre épaule. Je ne fouine pas, je lis. Et si je lis votre autofiction avec cette étrange ferveur, cette ferveur qui me surprend moi-même, c'est parce que je me retrouve en vous. Vous vous y êtes tant donné que, magie : j'y suis aussi. Votre danger est le mien. Votre vertige me fait trébucher.

Raconter quelque chose qui nous concerne, tisser un joli paravent de personnages pour s'y dissimuler, pour faire éclore la vérité de notre patient mensonge... c'est ce que font tous les écrivains, même ceux qui démentent et se

flattent de posséder la vertu de l'imagination. Vertu : qualité morale, car il est bon d'imaginer, au moins autant qu'il est mal de se dire. Mais assumer qu'elle nous concerne, cette histoire, accepter de pointer où l'on est en son sein, quel rôle on y joue, c'est un engagement tout autre. Il n'est pas donné à tous d'en avoir le courage, et probablement ne peut-on l'avoir que lorsqu'on n'a plus rien à perdre, lorsqu'on ne craint plus de faire mal aux autres, d'entraîner dans son sillage, kamikaze, d'autres vies que la nôtre (car on a beau les décourager de toutes les manières, il y en a toujours qui viennent s'y frotter de si près qu'on les égratigne), quand la vie est devenue si peu précieuse qu'on fait passer le livre avant. Je n'en étais pas tout à fait là en 2013 et je lutte encore aujourd'hui pour me débarrasser des scrupules. C'est peut-être cela qui fait dire à certains que le genre est indigne. Les dommages collatéraux. Quand on n'a plus rien à perdre, plus personne à blesser, on peut se risquer à l'autofiction. Dans ces conditions, seulement, se risquer au jeu macabre du je, c'est en vous lisant que je l'ai appris, un peu comme à la roulette russe ou, dirait Leiris, à la corne du taureau.

Quarante ans après que vous avez nommée la coupable « autofiction », les balles pleuvent tant sur elle que j'ai envie de la protéger. C'est absurde, sans doute, à trop la défendre je ne parviendrai qu'à plonger avec elle. J'ai envie, parce que vous venez de mourir, de vous arracher au revers de l'histoire où l'on tente de vous enterrer. Dire la force, la radicalité et le courage de votre *Livre brisé* : il se paie de la vie de quelqu'un, sans que vous l'ayez ni voulu, ni choisi, ni prévu. Il vous échappe, vous dépasse, il est plus fort que vous, ce dispositif-monstre enfanté à deux et dont vous avez accepté, en pionnier, en apprenti-sorcier, diront-ils, de prendre le risque et de porter la croix.

Genre indigne: le genre qu'on aime haïr sans l'avoir lu, parce que c'est avec sa propre matière que l'a tissé l'écrivain et qu'elle n'est pas digne d'intérêt, parce qu'il n'a pas eu la décence d'inventer quelque chose pour se cacher derrière. Parce qu'il strip-tease, parce qu'il se montre en train de se regarder. Pas comme si on prenait des selfies toute la journée... On se défend souvent de faire de l'autofiction, parce que c'est mal vu et parce qu'on ne sait pas bien ce que c'est. Soit qu'on prétende ne pas faire de fiction, oubliant qu'il s'agit, sous votre plume, d'une fiction de faits réels où rien n'est inventé, soit qu'on se vante de ne pas parler de soi (« car moi-même ce n'est pas intéressant » – la faux-culterie de l'argument est merveilleuse, avouez). Genre onaniste et bâclé. Genre obscène plutôt: contre la scène. Ce qu'on ne montre pas d'habitude. Ce qu'on tait. Vous avez dû assumer, cher Serge, cette double indignité: celle d'avoir « tué » votre femme avec un chapitre de livre, et celle d'avoir imaginé un genre littéraire coupable, par essence coupable, dans lequel se vautre aujourd'hui une génération d'écrivains frappés d'anathème: impudiques, narcissiques, nombrilistes, exhibitionnistes, cyniques, complaisants, incultes, indignes, criminels.

C'est le risque de l'autofiction: le tribunal des lecteurs. Ce n'est pas seulement votre talent que l'on juge, mais votre intégrité morale. Et si vous avez le malheur qu'on vous reconnaisse un peu, qu'on vous sorte de l'anonymat, bref si vous avez réussi votre pari d'écrivain: assises médiatiques pour jugement dernier. L'autofiction comporte bien souvent l'auto-condamnation de l'écrivain, qui écrit, au fond, pour purger sa peine. Vous écriviez dans un chapitre intitulé « Beuveries » qu'il vous était arrivé de frapper votre femme lors de ses crises alcooliques. Que

vous lui aviez refusé un enfant. Vous ajoutiez, plus loin, que c'était à cause de vous qu'elle était morte, que vous aviez pris le risque de lui envoyer ce chapitre, qu'elle ne l'avait probablement pas digéré, qu'elle vous avait dit au téléphone: «c'est dur à avaler», vous étiez à Paris, elle à New York, elle était restée seule avec ce chapitre et elle avait bu pour encaisser, et on l'avait retrouvée morte d'une overdose d'alcool. Vous l'écriviez comme on s'accable en criant au secours, pour qu'on vous dise: «mais non, ce n'est pas toi, c'est elle qui a bu sa bouteille, on ne peut pas sauver d'eux-mêmes les suicidés.» Bernard Pivot vous présenta en septembre 1989 comme l'écrivain juif qui a tué sa femme. Le livre se vendit, la formule était imparable. Puis on vous donna le prix Médicis.

Je vous regarde. Vous êtes à la télévision comme sur un ring. Vous avez un appareil auditif et les yeux gonflés. Vous répondez aux questions, vous essayez de parler de littérature. On vous hèle: «N'avez-vous pas honte d'être là? Votre femme est morte et vous êtes là.» Comme à un criminel. Vous dites que vous traversez une dépression très grave, que vous êtes là, mais qu'il a fallu vous y traîner. Vous demandez s'il aurait été mieux de se suicider, si l'on attend de vous que vous vous mettiez à pleurer sur le plateau. Cette émission a fait de vous le premier écrivain condamné publiquement pour autofiction. En témoigne le chapitre «Apostrophes» du livre que vous avez publié cinq ans après: *L'Après-vivre*, qui reprend en détails chaque instant de cette émission qui vous jugea. «A-t-on le droit, par amour de sa littérature, de pousser son conjoint au suicide?» demande votre juge. Rien de moins. On vous reconnaît un talent assassin, et c'est le seul endroit où l'on vous rend justice: votre style incomparable, intraduisible,

vosre langue... ne peuvent rien pour votre salut, le jugement esthétique valide votre culpabilité: le livre ne peut être coupable que s'il est bon. Votre autre crime est d'avoir survécu.

Ce jour-là, j'ai décidé de vous aimer, comme un credo: l'art n'a rien à faire avec la morale. C'est la réalité qui est obscène. L'art tente (comme la religion ou l'opium?) de rendre l'existence acceptable. D'y imprimer un sens. L'art ne représente pas mais fabrique du réel. S'y donner absolument, au risque de perdre. Ne pas négocier ni s'économiser, ne pas s'embarrasser de postures ni de coquetterie. Une littérature vitale. Comme celle d'Artaud, d'Arrabal, de Leiris, d'Ernaux... celle parfois laide, accidentée, de ceux qui s'y jettent. L'auto-, la subjective, à l'estomac, à la peau, à l'organique, au désir, à la vie à la mort. La condition n'est pas suffisante, certes, mais elle est nécessaire. Pourtant, vous savez, Serge, je n'aime pas les manifestes et je sais bien qu'on ne fait que ce qu'on peut. Mais pas moins. Et pas semblant.

J'avais découvert l'autofiction avant de vous lire, avec Hervé Guibert à l'adolescence. Il se composait dans ses romans un personnage si séduisant, sulfureux, sensible et sensuel, romantique. Je l'aimais infiniment. En vous lisant, j'ai eu le sentiment de descendre dans les profondeurs d'une grotte, d'un gouffre. Vous n'étiez pas si beau. Vous pouviez être falot, détestable, orgueilleux, lâche. Vous disiez que la psychanalyse vous avait autorisé à ne plus inventer de personnages: vous étiez, comme tout le monde, comme n'importe qui, aussi intéressant que le plus romanesque des personnages de fiction. Il suffisait de descendre plus loin, de changer la focale. La psychanalyse et la lecture de Proust vous avaient donné cela. Sans doute

ai-je puisé dans vos paroles une autorisation de m'intéresser à moi sans trop me travestir.

Cher Serge, je vous en ai parfois voulu de vous appeler Serge : c'est un demi-pseudo qui vous éloigne du risque, et du pacte que vous avez vous-même scellé. J'aimerais écrire à Julien, à votre vous de naissance, j'aimerais vous savoir réuni et avoir la certitude que c'est à vous que je m'adresse, pas à un vous de convention. Qu'importe, maintenant que vous êtes mort ! De vous je ne sais que votre fiction. Je ne vous ai pas rencontré. Je ne suis jamais allée au 5 rue Vital confronter mon fantasme à votre réalité. Je ne le regrette pas. Je suis heureuse de n'avoir pas le souvenir trivial de votre surdité à mettre à la place de notre dialogue fluide, évident et silencieux. Je vous aime être de mots, d'histoires et de sons, et de rythmes saccadés, et d'explosions syntaxiques et de pages noircies, et d'images construites sur mesure pour vous et moi dans ma tête. Vous n'avez été vivant autrement que là, pour moi, je ne vois pas comment vous pourriez être mort.

Claire Legendre, septembre 2017